

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2131.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, par Paul d'Esmorin — Notre journal — La carrière de Paderewski — Saint-Henri de Montréal — Les histoires (poésie) — Pensées et maximes — L'art et la mode — Travaux féminins — La beauté — Nains contre géants — Notes de carnet — Sauvés du supplice — Les dessous de plat à musique — Page des enfants — Le percement du Simplon — Drôleries et rigolades — Le Salon de peinture — Du choix des ustensiles de cuisine — Contes, récits et anecdotes.

FEUILLETON — Emma Beaumont par F. Reepmaker.

MUSIQUE — Les fauvettes par L. Bordèse — La nacelle par Ch. Gounod.

GRAVURES — J. I. Paderewski (frontispice) — La mode — Dentelle sur tulle — Sous-marins et torpilles — Plaisirs d'autrefois — Vues de St Henri de Montréal — Le pont Victoria — Fantaisie enfantine — Dessins comiques et originaux.

CHRONIQUE

La date que porte ce numéro de la revue, est marquée à l'encre rouge dans les annales du rire. Nombreux, en effet, sont ceux qui s'en souviennent, pour avoir été : soit les auteurs de farces machiavéliques et désopilantes ; soit les acteurs passifs de quelque esprit fort, en veine de se distraire aux dépens d'autrui. Car l'homme est ainsi fait, qu'il se complait à provoquer tour à tour le rire et les larmes chez ceux qui lui sont le plus cher. Et, voilà pourquoi, tel le grave corbeau dont parle Nodier, à l'occasion, on voit des personnes réputées sages, qui, le 1er avril venu, dérogent et commettent des facéties indignes d'elles.

La race latine a tout spécialement conservé cette habitude séculaire de plaisanter, après avoir consulté le calendrier. Mais, comme ce genre de passe-temps comporte quelque hasard, et que ceux qui s'y livrent ne sont pas toujours sûrs de rire les derniers, et, partant, de bien rire ; par manière de contenance, ou pour se donner une excuse, ils ont accoutumé de greffer sur leur bouffonnerie un semblant de philosophie de terroir. Il n'est donc pas étonnant, que, dans notre province de Québec, où, mieux qu'ailleurs sur ce continent, se maintiennent les traditions de la mère-patrie ; on profite encore de cette date traditionnelle, pour se livrer à des galopnades amicales. Cependant, pour être juste, je dois ajouter que cette extravagance des moeurs se fait de plus en plus innocente chez nous grâce au progrès et à la vulgarisation d'une instruction moralisatrice. Il n'en fut malheureusement pas toujours ainsi ; certains "poissons d'Avril", jadis, ayant eu, dans nos campagnes, des conséquences funestes.

A propos de l'expression "donner un poisson d'avril", on ne sait peut-être pas, généralement que ce proverbe nous est parvenu par corruption. Il paraîtrait, s'il faut en croire les érudits, que le mot poisson a pris la place du mot passion, dans une allusion indécente à la passion de Jésus-Christ, arrivée le 3 avril. Ce jour-là, les Juifs ayant envoyé le Sauveur d'un tribunal à un autre, sans nécessité, et par manière d'insulte et de dérision, rapportent les Ecritures.

* * *

Avril, c'est le printemps. La neige disparaît de nos champs, ou en a déjà disparu. Le fermier de retour dans la plaine interroge le ciel, et, si la pluie menace pour le lendemain, entre ses dents il marmotte le vieux dicton de nos pères :

"Avril pluvieux et mai venteux,
font l'an fertile et plantureux".

Pensée dont notre homme ne manque pas de reconnaître la justesse. Mais, comme il sait que ces bienfaits n'arrivent pas tout seuls, dès le réveil de la nature, il se taille de la besogne sur son domaine, quelquefois, malgré les dernières rigueurs de la bise. Car, il faut l'avouer, chez nous, plus qu'ailleurs :

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Et le "Printemps chéri doux matin de l'année", d'un poète précieux, fait ici l'effet d'un simple euphémisme. Au moins, quant à la bonne première moitié de cette saison.

Déjà sans doute, ils avaient dû escompter les joies qu'amènent les beaux jours du renouveau, ces malheureux qu'à Brockton, Mass., une fin terrible, vient de surprendre dans un accident du travail. D'après les dépêches quarante-cinq morts et soixante blessés, auraient été victimes de cette catastrophe américaine. Vrai, nos voisins font grand, même dans le macabre. Hélas ! dans cet ordre d'idée, ils n'ont guère lieu de se flatter ; les enquêtes attribuant à de l'incurie ces épouvantables hécatombes, où périssent sous les yeux d'une foule impuissante : enfants, femmes et hommes. Il est à peu près temps que les autorités de la grande république prennent en main l'intérêt de l'individu obligé de travailler, et qu'elles défendent l'érection d'usines rôti-soires du genre de celle de Brockton. Qu'elles voient à ce que plus de précautions soient prises dans la maintenance des machines. Mais, autant vaut prêcher dans le désert !

"Le temps c'est de l'argent" et... les matériaux également ! aussi, l'on va vite, chez nos voisins, et l'on se casse le cou. Malheur aux innocents qu'un gagne pain appelle sur ces champs de bataille, où l'outil est aussi dangereux que la grosse artillerie de la guerre.

Il m'est d'avis, cependant, que si l'humanité était moins "mouton", tout le personnel d'un établissement, en s'entendant, pourrait exiger des patrons une sécurité que ceux-ci ne sauraient lui refuser. Mais, voilà, l'ouvrier aime bien à s'époumoner pour rien, tandis qu'il reste coi, quand sa vie et celle des siens sont en jeu !

Dans l'inférial holocauste dont je parle, il s'est produit des actes d'héroïsmes remarquables, c'est beau à consigner, mais la consolation est maigre quand on pense à tous les braves coeurs que les flammes n'ont point épargnés.

Vers Brockton endeuillé, va présentement toute ma sympathie émue et aussi, sans doute, celle de mes lecteurs.

* * *

Ce que c'est tout de même que la vie et la façon de juger les événements. Le malheur vient de frapper un centre industriel auquel nous touchons presque, et, très naturellement, nous vibrons, très sincèrement, nous sommes peinés. Or, à des milliers de milles, en Mandchourie, des centaines de mille hommes s'entrégorgent, des monceaux de cadavres pourrissent à l'air, déformant l'écorce terrestre telles de hideuses tu-

meurs purulentes, et... de loin, nous n'y songeons presque pas.

Comme naguère la guerre anglo-boer, maintenant, la gigantesque mêlée russo-japonaise nous fatigue. On a pris l'habitude de lire des bulletins atroces, on s'y est fait. Pourquoi, parce qu'ont est très éloigné du théâtre de ces horreurs, parce que l'homme est égoïste, et que ces gens qui s'entre déchirent à coups de canon et de baïonnettes, ne nous sont rien.

N'est-ce pas triste à constater, quand on sait que si les peuples le voulaient, ils pourraient en vingt-quatre heures, arrêter la coulée des ruisseaux de sang dans les plaines mandchoues et sécher les torrents de larmes qui coulent sur les empires du tsar et du soleil Levant ?

Mais non, chacun astique son épée sous le drapeau de sa patrie, prêt à l'enfoncer dans le flanc de qui a plus de dollars que lui, ou moins de force pour défendre son bien. En vérité, elle est belle la civilisation et le progrès aussi !

* * *

Kouropatkine qui rentre rendre ses comptes à St Pétersbourg, après s'être fait battre comme s'il n'avait jamais fait que ça ; qui, de la Mandchourie, emporte des visions dignes de Tamerlan et de Bajazet, est présentement l'homme le plus à même de maudire la guerre et ses atrocités. Y songe-t-il seulement ? C'est douteux, et sa halte de repos à Irkoustk, ne servira peut-être qu'à lui rendre sa défaite plus amère. Il se reprochera de n'avoir point fait faire tel ou tel mouvement, de n'avoir point sacrifié quelques milliers de vies de plus, pour... violenter la victoire.

Qu'il se console, le brave homme, Linevitch qui a pris sa place, est un bon boucher, paraît-il, il finira sa triste besogne proprement...

Quant aux Japonais on sait qu'ils ne reculent jamais. Ainsi donc, nous aurons encore le loisir de lire des bulletins de guerre écoeurants, quand le matin, très calmes, nous prendrons notre déjeuner !...

* * *

Une vieille chanson militaire disait :

Avec mon briquet
J vous découpe un homme
En quatr' comme un navet.

Elle est encore vraie cette chanson, trop vraie, puisque les charges à la baïonnette font florès entre Moukden et Kharbine, et qu'en outre, les obus découpent, dépècent, déchiètent bien mieux que les briquets d'antan.

C'est la science qui le veut ainsi. La science positive des champs de bataille, que redoutent les grands chefs au tempérament belliqueux. Voilà probablement pourquoi ces jours derniers, pour la première fois depuis 1870, Sa Majesté d'Allemagne, a accepté de dîner à la table de l'ambassadeur de France à Berlin.

Une entente cordiale est sous cloche de ce côté là, tant mieux, tant mieux. Guillaume devenant un pacifiste bardé de fer et le glaive au poing ! Mais c'est un rêve ! tout comme celui de Nicolas II conférencier sur la Paix, et, à l'heure actuelle, meneur de guerre à outrance.

Il est parfois sage de se méfier des gens trop bien intentionnés !

* * *

Je viens, je crois, de faire le procès des sa-breurs de profession, le sujet n'est pas folichon. Davantage devait l'être l'audience de ce tribunal des Etats-Unis, où, pour la première fois, fut sténographié le témoignage d'un perroquet. Le vocabulaire surfait de l'exotique volatile ayant donné lieu à une action judiciaire. Le drôle de la chose, c'est que "coco", au moment psychologique, tendrement prié de dégoïser son trésor vocal, s'est contenté d'envoyer tout le monde au diable.

On affirme que le juge a trouvé le procédé de mauvais goût, et qu'il a condamné le mal embouché et peu scrupuleux professeur-vendeur de perroquets,
PAUL D'ESMORIN.